

Je me souviens du fleuve. Enfant, j'avais si souvent plongé dans ses eaux fraîches et limpides. Un fleuve lent somptueux et sombre le soir. Derrière nous brûlait le village ! L'air était rempli d'une odeur âcre, le ciel obscur. On a empilé nos affaires sur la charrette à bras. J'ai croisé le regard de Pa, il a baissé la tête, continué de ramasser nos sacs, couvertures, bidons et autres provisions. Ma pleurait silencieusement.

Je me souviens du fleuve, des pirogues glissant sur ses flots, de nos courses, de nous, voguant sur de frêles esquifs... du soleil qui tannait nos peaux, de nos jeux, de nos rires, de nos plongées du haut des arbres, dans les eaux profondes et sensuelles de l'Akomura.

Ma pleurait silencieusement, implorant mentalement notre Dieu Mahéo. Je me souviens des roseaux... du bruit que le vent faisait en les agitant, bruit qui se confondrait à tout jamais avec celui des pleurs de Ma...

Je me souviens des roseaux... des appeaux que je taillais dès mon plus jeune âge, comme Esi-Isä me l'avait appris.

J'imitais aussi très bien, en sifflant, quelques oiseaux des bords du fleuve. Assez parfaitement le cri du geai bleu, c'était un son long et plaintif extrêmement répétitif, ou celui de la sitelle bien plus joyeux, presque flûté.

Ma ne voulait plus partir, hypnotisée par le spectacle des longues flammes vives qui incendiaient l'horizon, elle regardait se consumer la cabane de cèdre rouge. Jamais la couleur de son bois ne lui avait semblé aussi sanglante !

Akomura, un fleuve comme une frontière. Assez souvent, les yeux brillants de Ma se portaient sur l'autre rive. Qu'y voyait-elle alors ? La promesse d'un avenir meilleur ? Bien avant qu'ils arrivent ! Je me souviens de la poussière noire collant aux bras de Pa, tant il transpirait ! Un vent vif et sec attisait les flammes ravageant le village, léchant la cabane qui n'abriterait plus jamais nos vies !

« Je suis un homme maintenant dis-je, je ne pars pas ! Je ne veux pas vivre un genou à terre, mon Pays est ici, de ce côté du fleuve ! »

Je ne sais pas exactement comment est morte Esi-Isä, ni même quand. C'est ainsi par ici. Un jour, une vieille femme vous prend sur son cœur, puis elle enfourche son cheval et s'en va mourir un peu plus loin. Je revois très bien Esi-Isä, le soir tombant, me faisant ce dernier signe de la main, elle n'était pas du tout triste, non :

« Le temps est venu m'a-t-elle dit et puis, tu es un homme maintenant ! »

Ainsi donc, fini le temps des joutes sur le fleuve avec Hoki, Jolan, Arya. J'étais devenu un homme ! A son tour, Ma me serra sur son cœur, sans un mot. Ici les mères de sang ne se mêlent pas de nos décisions. Elle prit la main que lui tendait mon frère Jolan. La charrette s'ébranla, tirée par Pa. J'aurais aimé oui... mais il ne m'a rien dit !

Le village brûlait. Des flammes dévastatrices dévoraient nos cabanes. Il nous fallait partir, heureux malgré tout d'avoir été, grâce à Arya, épargnés tous les quatre. Je me suis doucement immergé jusqu'à la taille. L'eau n'était pas encore trop froide en ce début d'automne. J'ai entrepris de

remonter le fleuve, plongeant sous l'eau au moindre bruit. Un petit roseau, habilement taillé, me permettait de respirer. A moins d'une lieue de là, Arya m'attendait. La veille, nous avions décidé, tous deux, de résister...

J'ai passé toute mon enfance en Anikoumi, un vaste pays de rivières et de forêts, aux étés doux et lumineux, aux hivers froids, humides et neigeux.

Dès ma naissance, Ma dut renoncer à faire mon éducation spirituelle, au profit de notre chamane Esi-Isä. Comme l'exigeait notre culte, Esi-Isä s'interdisait toute procréation. En revanche, elle pouvait choisir parmi nous, autant de fils et de filles qu'elle le souhaiterait, pour peu qu'elle soit en mesure de leur prédire un avenir brillant. Ainsi, le jour même de ma naissance, je devins le septième fils spirituel d'Esi-Isä.

Mon pays, l'Anikoumi, était prospère, nous vivions de la pêche du saumon kéta, de la cueillette de petites baies sauvages et d'une agriculture que nous enviaient les contrées voisines. Le sol était riche, l'eau du fleuve précieuse. Dans mon village, Zerga, nous élevions des vaches à la robe brune, aux cornes en forme de lyre. Nous tissions la toison blanche de nos chèvres, nous entraîinions les meilleurs chevaux, capables de parcourir les plus longues distances. Le travail des champs occupait une grande partie de notre temps, mais nous avions aussi des moments plus amusants. Nous nous adonnions alors à quelques joutes sur le fleuve, quelques cavalcades ou bien encore quelques jeux d'adresse.

Le temps s'écoulait, le plus souvent paisible, rythmé par quelques célébrations. Dès le début de l'année, nous fêtions l'arrivée du printemps lors de la fête de Kewät. Au cours de cette cérémonie, faite de chants et de danses, les jeunes filles choisissaient leur futur mari.

En été, après les récoltes, nous avons coutume de remercier Mahéo par quelques offrandes.

Kuoléma, rite funéraire du milieu de l'hiver faisait résonner nos plus sourds tambours.

Mais la plus réjouissante de nos fêtes c'était Syntymä, qui célébrait les naissances de l'année. La cérémonie s'étalait alors sur trois jours. Des fleurs de cornouiller, d'acaule, des anémones des prairies, jonchaient le chemin qui menait au fleuve. Les mères déposaient les berceaux des enfants nés dans l'année, sur les rives de l'Akomura. Je me souviens du son léger des teuehikans, que les femmes posaient sur leurs genoux, de la danse, de la transe qui emportait certains d'entre nous. Le dernier soir, les tambours se taisaient enfin et, dans le pieu silence qui suivait, Esi-Isä déposait sur deux ou trois berceaux, un anneau de saule, entremêlé de plumes et d'écorce de cèdre : L'attrape rêve qui établissait avec elle, la filiation spirituelle des enfants.

La vie n'était pas aussi facile de l'autre côté des monts Vastaam. En pays manavi, les rivières étaient le plus souvent à sec car les nuages venant du large, crevaient chez nous, arrêtés par la barrière quasi infranchissable des montagnes. Les Manavis s'étaient, de ce fait, tournés très tôt vers la chasse. On comptait parmi eux beaucoup d'archers émérites. Le plus terrible d'entre eux, Sébal le valeureux, entretenait parmi nos villageois une peur viscérale, car nous n'étions pas un peuple belliqueux et nous nous montrions le plus souvent, démunis devant ses attaques.

Jalousie et convoitise, contre indifférence et égoïsme ! La tension régnait entre nos deux peuples. Bien des familles d'ici projetaient de s'exiler de l'autre côté du fleuve car nous subissions, très régulièrement, les incursions de nos ennemis : troupeaux volés, récoltes saccagées jusqu'à ce jour sans aucune perte humaine, jusqu'à ce jour...

A l'aube, une horde de cavaliers manavis avait déferlé sur Zerga, tuant, brûlant tout sur son passage. Aujourd'hui encore, je me demande ce qui décupla leur rage ce jour-là ! Sans doute la sécheresse qu'ils subissaient depuis quelques lunes déjà ? Beaucoup de villageois de Zerga étaient morts dans d'atroces souffrances. Cependant, alertés par Arya, certains avaient pu s'enfuir. Ils avaient suivi les rives du fleuve jusqu'au pont de corde de Caïra-kam. Après quoi, leurs traces se perdaient. D'autres avaient trouvé refuge dans la taïga, espérant rejoindre le campement de Luala, dont leur avait parlé Arya :

« Il faut fuir, des cavaliers ennemis se rassemblent en ce moment-même. Mon frère Tekoa les a observés, tournant en rond autour d'un feu, brandissant leurs lances. Ils sont lourdement armés et ils se sont probablement drogués pour se donner du courage ! Ils semblent totalement galvanisés par Sébal le valeureux lui-même ! », nous avait-elle dit.

C'est pourquoi nous avons décidé de dormir dans la forêt cette nuit-là. Pa et moi avons réuni quelques affaires et caché la charrette à bras non loin du fleuve.

Zerga était à eux maintenant, même s'il n'en restait presque rien...

Le soir tombant, Arya détacha sa pirogue, puis elle saisit une longue perche de mélèze. De nuit, sans bruit, l'embarcation se fraya un chemin à travers les joncs. Le ciel était clair. Dans l'air frais montait seulement le « a-honk » rauque de quelques outardes. Je ne saurais vous dire ce que je ressentais à ce moment-là. Il y avait la colère, bien sûr, bouillonnante, brutale, sauvage, mais il y avait aussi une immense exaltation, devant cette promesse de vengeance, bientôt ! Et puis, il y avait Arya, debout guidant le fragile esquif. Elle avait fière allure ainsi baignée de lune ! Sa longue chemise formait comme une voile que le vent plaquait sur sa silhouette.

Dans le crépuscule naissant j'entendis le sifflet dolent d'un geai bleu, auquel je répondis...

Arya s'immergea bientôt jusqu'à la taille, afin d'arrimer la barque. Je me souviens de la transparence de ses vêtements, de l'eau qui ruisselait sur elle dans cette nuit pleine d'étoiles qui me révélèrent la beauté de son corps. Je me souviens de ce moment où mon cœur se mit à battre bien plus vivement pour elle !

Elle était l'eau, la terre, et le ciel tout à la fois, elle était la lueur pale de la lune traversant les grands chênes blancs.

Mais l'heure n'était pas à la rêverie, il me fallut sortir de ma contemplation pour sauter, moi aussi, dans l'eau et nous joignîmes nos efforts pour tirer la pirogue jusqu'à la grotte de Nikamuba. Là, Arya me tendit un ballot de vêtements secs, je me changeai et elle fit de même.

Dans mon pays, aucune femme, jamais, ne porte le pachtop, ce large pantalon le plus souvent de toile ocre, exclusivement réservé aux hommes, dont il facilite les mouvements aux champs, à la

chasse et bientôt à la guerre, maintenant. Aussi, l'image d'Arya ainsi affublée, déclencha-t-elle chez moi un fou rire, qui s'éteignit dès que je vis le regard qu'elle posait sur moi...

Commença alors une longue et pénible ascension à travers une forêt si dense, que je me demandai comment Arya pouvait bien s'y repérer de nuit. La lune n'éclairait que partiellement notre rude chemin qui grimpait à flanc de montagne. Les lacets s'enchaînaient, interminables. Mes yeux s'accoutumaient difficilement à l'obscurité, maintes fois je trébuchai, maintes fois je crus perdre mon chemin. Je mis un point d'honneur à ne pas donner le moindre signe de fatigue ou d'essoufflement, je craignais tant le jugement d'Arya !

Enfin, nous débouchâmes dans une vaste clairière, je remarquai les troncs d'arbre fraîchement coupés. Sur le terrain récemment dégagé, on avait dressé d'imposantes yourtes. Arya me désigna l'une d'entre elles, dans laquelle je trouvai un matelas de branches de sapin que recouvrait une peau d'orignal, où je m'allongeai. Je dormis mal, et cette nuit-là, Esi-Isä vint me voir en rêve. Son visage reflétait la même sérénité que le jour où elle nous avait quittés. Pourtant, je la vis titubant au milieu des flammes, assailli par des flèches acérées, des haches tranchantes. Et pendant tout ce temps, elle ne cessa de me fixer de son regard encourageant, semblant me dire une fois de plus :

« Tu es un homme, maintenant ! »

Au matin, sorti de mon sommeil par quelques bruits sourds j'aperçus par l'ouverture de la tente, plusieurs hommes s'affairant dehors, parmi lesquels je reconnus Tekoa. Celui-ci me salua et partit immédiatement à la recherche d'Arya, qui apparut bientôt sur le seuil de la yourte :

« Notre chef veut te rencontrer aujourd'hui, m'annonça-t-elle »

Je la suivis jusqu'à l'entrée de la plus imposante des tentes. Là, se tenait notre vénéré chef Yewal. Il portait une coiffe de plumes iridescentes, une tunique cousue de pierres de feu. Je compris que nous étions entrés en guerre :

« Que Mahéo te préserve Yewal, dit Arya, voici Tyee dont je t'ai parlé, il connaît par cœur le fleuve, il imite en sifflant tous les oiseaux d'ici. Il est extrêmement ingénieux, adroit de ses mains et fabrique d'ailleurs de précieux appeaux... »

Impressionné par la présence de Yewal, mais aussi par les paroles d'Arya que je jugeai flatteuses, je rougis jusqu'aux oreilles.

Notre chef me fit signe d'avancer, puis il déroula à même le sol, une carte de notre pays, qui me sembla bien approximative. Y figuraient néanmoins les villages de Zerga, Tanis, Atlan. Le tracé du fleuve me sembla imprécis. Mais le plus critique, tenait au flou de la description des positions ennemies !

Yewal me fit rapidement le point de la situation : Plusieurs villages alentour avaient subi le même sort que Zerga. Près d'un millier de cavaliers occupaient maintenant l'Anikoumi. Un frisson parcourut mon échine, nous devons tout au plus, être une centaine d'hommes et de femmes, ici à Luala !

Yewal tenta de me rassurer, chaque jour nos rangs grossissaient, me dit-il. En outre, nos meilleurs cavaliers sillonnaient la forêt, la montagne. Ils avaient pu recenser une dizaine d'autres camps : « Je veux que nous trouvions un moyen de communiquer avec eux. Et j'ai besoin d'une carte bien plus précise de la région. Voilà ce que j'attends de toi conclut-il, mais sois prudent : certains villageois d'Anikoumi ont rejoint nos ennemis, méfie-toi donc de ces traîtres ! »

Durant tout ce discours, Arya n'avait pas dit un mot. Nous nous séparâmes à la sortie de la yourte, je me sentais totalement abasourdi. Dehors un franc soleil me fit de l'œil : nous étions au début de l'automne. Il nous faudrait du temps, plusieurs lunes certainement, avant d'envisager sérieusement la reconquête de nos terres. Cela ne convenait pas à mon tempérament impétueux, à ma formidable envie d'en découdre avec nos ennemis. Et puis, le campement rudimentaire résisterait-il à l'assaut du vent, aux bourrasques de neige qui ne tarderaient pas à arriver ? Et comment allais-je bien pouvoir remplir ma mission ?

L'ardeur de la veille m'avait quitté, je commençai à douter sérieusement de moi !

Je passai le reste de la matinée à errer dans le camp. Je croisai des femmes et des hommes qui tous me saluèrent ainsi : « Que Mahéo te protège, Tyee cartographe studieux ! », immédiatement suivi de leurs noms et de leurs propres titres, que je jugeai bien plus prestigieux que le mien : guetteur agile, fière amazone, messenger discret, tireur adroit, chasseresse sauvage etc.

Lorsque le soleil eut atteint son zénith, je m'approchai d'un feu et m'assis avec six ou huit d'entre eux. Nous mangeâmes du lapin cuit à la broche, des châtaignes et nous bûmes du lait de jument. J'appris ce jour-là, que quelques-uns des nôtres s'étaient réfugiés dans la grotte de Nikamuba, quelques heures seulement après notre passage.

Un autre campement semblait avoir été établi sur l'île de Kansaä, en aval du fleuve. Nos guetteurs avaient vu quelques-uns de nos paysans, jeter des filets de pêche dans l'Akomura. Je décidai de commencer par-là et m'assurai du soutien de quelques hommes armés pour mener à bien, le soir venu, le projet que j'avais imaginé le matin même, en sortant de la yourte de Yewal.

La journée s'étira, laborieuse et sereine. J'aidai les hommes à l'abattage de quelques trembles. Puis Tekoa m'accompagna jusqu'à l'enclos où paissaient quelques chevaux. C'est ainsi que ce jour-là, j'eus l'immense plaisir de rencontrer celui qui deviendrait mon plus fidèle compagnon ! J'étais sensé choisir ma monture parmi une quinzaine d'étalons. Mais finalement, je crois bien que ce fut Yarouba qui me choisit et non l'inverse. Il s'approcha de moi, posa son museau sur mon bras, je le caressai. Cela suffit à créer instantanément entre lui et moi un lien indéfectible. C'était un jeune Appaloosa à la robe brune tachetée de blanc, au regard doux. Malgré cela, je le devinai fougueux et fidèle. Tout cela ne fit que se confirmer, dès lors que je l'enfourchai. Hélas, aujourd'hui encore, il m'arrive de repenser avec une infinie tristesse à ce fier cheval qui m'accompagna, stoïque, dans l'aventure qui suivit ! Yarouba mon doux et tendre ami !

Le soir tombé, nous rejoignîmes l'orée de la forêt, où je projetai d'élever un grand mat. Nous choisîmes un immense mélèze qui tomba bientôt sous les coups de nos haches. De larges ailes

articulées, formées de noisetier tressé et d'écorce de bouleau, achevèrent de transformer notre arbre en un superbe sémaphore. A l'extrémité de ses pales, j'attachai des fanions colorés. Telle était l'idée ingénieuse que j'avais eue, le matin même, pour préparer la libération de notre Pays. De retour au camp, à la lumière d'une chandelle de chanvre, je traçai plusieurs figures représentant les positions des fanions. Restait à informer les habitants de l'île de Kansaä de notre invention et à leur communiquer la signification de nos signaux.

Il me semblait périlleux de traverser l'Akomura. La pirogue risquait fort d'attirer l'attention des guerriers manavis. Je dus concevoir un autre plan qui me fit me rendre, dès le lendemain, sur la berge du fleuve, non loin de la grotte de Nikamuba.

Je ne savais comment faire pour aller vers la caverne sans risquer d'être attaqué par ses réfugiés. Par ces temps difficiles, tous devaient se méfier de quiconque désirerait les approcher. Je ne savais comment m'identifier.

De loin, il me sembla reconnaître Hoki, immobile, de l'eau jusqu'à la taille, guettant fort probablement un poisson. Nous avons tant de fois pêché ensemble à mains nues ! Tapis dans l'herbe, je joignis mes mains en forme de sifflet. Un son long et plaintif s'éleva dans l'air frais et sec. Hoki me répondit bientôt imitant, elle aussi, parfaitement le geai bleu. Je sortis de ma cachette. Nous fûmes tellement heureux de nous retrouver :

« Que sont devenus Jolan, Arya ? » demanda-t-elle. Je lui racontai comment Arya et moi avions fui. Je lui parlai du camp de Luala, l'invitant à nous y rejoindre. Je n'avais, en revanche aucune nouvelle de mon frère Jolan. Nous rejoignîmes les réfugiés de Nikamuba. Là, je leur expliquai mon projet. Hoki proposa de m'apporter son aide. Nous restâmes donc seuls, le reste du groupe se mit en chemin, sur mes indications, vers notre camp.

Hoki et moi passâmes la journée à édifier une catapulte. La tâche s'avéra ardue, il me fallut abattre et façonner plusieurs épicéas. Mais le résultat était tout à fait satisfaisant.

Je sortis de ma besace un parchemin que j'avais rédigé à l'intention des pêcheurs de Kansaä. Je l'enroulai autour d'une lourde pierre. Hoki actionna la catapulte, le grand bras de bois se balança jusqu'à la position verticale, la fronde se détacha, propulsant le projectile vers le fleuve. La pierre s'envola, puis elle plongea dans l'eau à quelques mètres seulement des filets de pêche. J'attendis, espérant que l'un d'entre eux finirait par l'attraper. Mais rien ne se passa comme je l'avais prévu. Aucun pêcheur, jamais, ne remonta le parchemin.

Ce jour-là et les jours suivants, je dus bien recommencer l'opération une centaine de fois, sans succès. Pire, le bruit de la pierre tombant dans l'eau, finit par alerter les guerriers ennemis. Des flèches sifflèrent bientôt au-dessus de nos têtes. Il nous fallut ramper jusqu'à l'orée du bois et profiter de la densité des feuillages, pour prendre la fuite.

Autant le dire, je me sentais minable. Incapable de donner satisfaction à Yewal, incapable d'attirer l'attention d'Arya.

Hoki tentait bien de me consoler, mais je me sentais incompris. Je ne voyais plus comment atteindre mon but :

« On n’y arrivera jamais ! Dis-je dépité.

- Il faut peut-être imaginer autre chose !

- A quoi tu penses ?

- Je connais ton ingéniosité et ton adresse, je crois que tu serais capable de fabriquer une machine volante qui emporterait notre message.

- Bien sûr, dis-je, soudainement ragaillardi. »

Pourtant, je n’imaginai pas la création d’un tel engin sur les bords du fleuve. La berge de Nikamuba faisant, fort probablement, l’objet d’une surveillance accrue maintenant.

L’appareil devrait donc être construit à Luala, puis descendu vers le fleuve. L’opération s’annonçait difficile, mais rien ne pouvait à ce moment-là, m’empêcher de mener à bien ce projet !

Je me mis à observer plus attentivement le vol des oiseaux, celui des chauves-souris. Je m’efforçai de comprendre le fonctionnement de leurs ailes. Je passai ainsi de longues heures à dessiner des plans et je fus bientôt en mesure de proposer à Yewal, l’esquisse de mon hélitoupie. Il s’agissait d’une sorte de vis géante, à laquelle je voulais fixer des voiles de soie qui reproduisaient très exactement la symétrie des ailes de la chauve-souris. L’hélitoupie s’élèverait verticalement dans les airs, propulsée par sa rotation. Il faudrait cependant attendre un jour où le squamish, ce vent d’ouest fort et violent, soufflerait en provenance de l’océan et la dirigerait vers les filets.

Ainsi fut fait et, le jour où le vent d’ouest se leva, je décidai de descendre mon ingénieuse machine sur la berge du fleuve. L’entreprise s’annonçait périlleuse, la pente était rude, le chemin étroit, bordé d’une paroi rocheuse. Je m’avançai donc d’un pas incertain, portant l’énorme vis sur mon dos. Hoki me suivit. Il s’agissait de s’assurer que les ailes ne touchent pas la falaise. Malheureusement, mon hélitoupie avait une envergure telle, que la descente se révéla catastrophique. Courbé comme j’étais, je ne vis pas l’énorme racine qui barrait mon chemin. Je trébuchai. L’aile gauche de ma fabuleuse invention heurta le mur de granit. Je me retrouvai bientôt dévalant la pente. A chaque tour fait sur moi-même, les voiles de soie s’entortillaient un peu plus autour de moi ! J’étais prisonnier. Je heurtai finalement le tronc d’un grand chêne blanc, qui m’arrêta net. Parvenue auprès de moi, Hoki me fit rouler dans l’herbe jusqu’à me dégager de la toile. Je me relevai enfin, fourbu mais surtout honteux.

Nous rentrâmes à Luala, épuisés et déconfits. Ce jour-là et les jours suivants, je fus surpris d’être salué ainsi par les gens de notre camp :

« Que Mahéo te protège, Tyee inventeur malchanceux ! »

Pourtant, je ne renonçai pas à mon projet et bientôt on put me voir absorbé par l’exécution d’une deuxième toupie, démontable cette fois.

Le voyage jusqu’à la berge se passa sans encombre. Les ailes repliées ne cognèrent pas la paroi rocheuse. La toupie décolla comme prévu et le vent la poussa vers le fleuve en direction des filets. Mais alors qu’elle s’en approchait, une bourrasque bien plus violente l’emporta, et déchira les ailes de soie. L’engin sombra dans le fleuve avec tous mes espoirs...

Sans Arya, je crois bien que j'aurais abandonné :

« Tyee, tu ne crois tout de même pas y parvenir de cette façon ? Nous allons devoir nous rapprocher de l'île, dit-elle, sans quoi tous vos efforts pour élever le sémaphore n'auront servi à rien ! Nous devons traverser le fleuve, à la nage ou avec la pirogue... Il n'y a pas d'autre solution ! »

Je rougis d'être ainsi ramené à ma condition d'adolescent à peine sorti de l'enfance, mais je savais qu'elle avait raison. Une fois de plus je dormis mal, me retournant sans cesse sur ma peau d'original, désespérant de parvenir à mes fins, et surtout de ne jamais lire la moindre admiration dans les yeux d'Arya ! Car il fallait bien me rendre à l'évidence, pour le moment, elle ne voyait en moi qu'un gamin maladroit, que les événements avaient fait grandir un peu trop vite.

Quelque-chose bouillonnait en moi, une sorte de force vive que je ne comprenais pas, que je ne canalisais pas. Je voulais reconquérir mon Pays, revoir Pa et Ma, mais plus que tout, je voulais gagner le cœur d'Arya. Je ne savais ce qui serait le plus long ou le plus dangereux...

Au matin, ma décision était prise : Je plongerai, pour elle, dans les eaux troubles de l'Akomura. Je nagerai à la rencontre des gens de Kansaä. Ainsi, elle ne pourrait qu'être fière de moi. Elle finirait par oublier le gamin que j'avais été, il y a peu de temps encore. Je pouvais bien y laisser ma vie, tout valait mieux que ces attermoissements. Je tremblais à l'idée que peut-être, nous n'aurions elle et moi, jamais le temps de nous aimer vraiment !

Il fallut, cette fois, attendre la brume. Je rongei donc mon frein cinq jours durant. Enfin l'instant tant espéré arriva. Nous sortîmes la pirogue de la grotte, Arya et moi. Je la revois comme si c'était hier. Elle portait un pachtop et une chemise de lin bien trop grande pour elle, sous laquelle je devinai ses bras fins, la naissance de ses seins. Je lui trouvai tant de grâce !

Je me glissai dans l'eau et entrepris de nager jusqu'à l'île de Kansaä. A quelques mètres de la rive, fixant la berge des yeux, Arya se tenait debout sur sa pirogue, arc bandé.

J'étais sur le point d'approcher le premier filet, lorsqu'une flèche siffla non loin de moi. Je plongeai sous l'eau et restai un long moment en apnée. Arya décocha alors une flèche vive et précise. Un cri retentit dans la brume, suivi d'un plongeon. J'attendis quelques secondes puis je me remis à nager. Arya demeura sur ses gardes.

L'eau était froide, le courant impétueux. Je dus m'immerger à plusieurs reprises et retenir mon souffle. Je ne savais ce qui me glaçait le plus, du fleuve ou de la terreur que m'inspirait la situation. Plusieurs cris retentirent successivement, immédiatement suivis de plongeurs. Je frémis de peur qu'une flèche ennemie ne finisse par m'atteindre. Je tremblai surtout pour Arya, restée seule non loin de la rive. Enfin, j'atteignis la berge. Je jetai le parchemin dans le plus proche filet.

Le retour se passa sans encombre, les flèches d'Arya avaient élimés un à un les archers embusqués ! Nous parvînmes prudemment à la caverne. Arya alluma un feu et j'enfilai des vêtements secs. Alors que je me réchauffais près du foyer, Arya s'approcha de moi. Je me sentis littéralement envoûté par son regard. Moi, Tyee, je me trouvais près d'elle dans la chaleur réconfortante des flammes. N'était-ce pas tout ce que je pouvais désirer au monde ? A nouveau le

regard hypnotique d'Arya m'enveloppa, ce fut alors comme si tout mon être s'éclairait, comme si mon corps n'avait plus de poids :

« Nous avons réussi, Tyee ! Rien que toi et moi ! »

Puis elle posa ses lèvres sur mes cheveux. Je ne bougeai pas. J'aurais voulu la prendre dans mes bras. Mais rien à faire, ce baiser dans mes cheveux, comment vous dire, c'était une fois de plus, comme si je ne pouvais être un homme à ses yeux et j'enrageai de cet état de fait ! Je sortis de la caverne, plein de confusion.

Rien ne se passa le jour suivant, ni les jours d'après. A tel point que nous commençons à nous demander ce qu'il était advenu de notre parchemin. Je cherchai même un autre moyen d'entrer en communication avec l'île. Mais un matin enfin, nous vîmes quelques hommes s'affairant à y ériger un sémaphore. Le soir même, nous reçûmes notre tout premier message :

« Camp de Kansaä, contents de savoir que nous ne sommes pas seuls ! ».

Quelques lunes passèrent, durant lesquelles notre camp s'organisa. Aux premières neiges, nous avons construit suffisamment de cabanes pour accueillir une centaine de familles. Des huttes perchées dans les arbres permettaient à nos guetteurs d'en assurer la sécurité. J'avais enseigné aux plus doués d'entre eux, à siffler comme les oiseaux. Les autres utilisaient leurs appeaux : un cri de sitelle nous assurait que tout allait bien, la plainte du geai bleu nous enjoignait de faire demi-tour. Ce fût bientôt comme un véritable langage, tant il y avait de modulations différentes. Je poussai même le luxe jusqu'à imiter le sifflet de la margoule des bois pour annoncer la relève des guetteurs, à l'heure des repas !

Le code du sémaphore s'était, lui aussi, considérablement étoffé. L'île de Kansaä communiquait régulièrement avec nous. Il en allait de même pour neuf autres camps, découverts par nos cavaliers. Tous avaient construit leur propre sémaphore. Les nouvelles s'échangeaient de mat en mat. Je fus bientôt en mesure de dresser un inventaire précis des campements : nombre d'hommes, de femmes d'enfants, état des provisions, stock d'armes. Bien évidemment, j'étais capable de les situer exactement, je connaissais aussi le nom de chacun de leurs chefs. Je fus extrêmement surpris d'apprendre que mon frère Jolan était l'un d'entre eux. Il était à la tête du camp de Motula, qui se trouvait à deux lieues à peine de Luala.

Je pensais à Pa, Ma, ignorant s'ils avaient pu franchir la passerelle de Caïra-Kam, s'ils étaient en pays neutre maintenant ? S'ils étaient en paix ?

Au fil des lunes, les informations s'échangèrent de plus en plus vite. Les messagers ne se contentant plus de l'essentiel, nous fûmes bientôt informés de la vie personnelle de tout un chacun. L'humour y trouvait également sa place et je ne pouvais qu'être fier de ma réalisation.

Cependant, il m'arrivait d'avoir des doutes, comme ce jour où on nous annonça un mouvement de troupes du côté des monts Vastaam. La nouvelle voyagea de camp en camp en quelques tours de sablier seulement. Des cavaliers furent donc dépêchés par Yewal, sur les monts soi-disant envahis, où ils n'observèrent aucun mouvement. Dans les jours qui suivirent, une multitude d'informations

du même type nous parvinrent à une vitesse impressionnante. Je dus même me rendre à l'évidence, plus elles étaient invraisemblables, mieux elles circulaient. Certains jours, les fanions tournaient à toute vitesse, à tel point que je craignais de voir les ailes se détacher du mat et s'envoler !

Je décidai de renforcer le système d'attache et j'écrivis quelques séquences de signaux permettant d'organiser les informations.

Mais je dois dire que quiconque habitant notre camp, attendait avec grande impatience les nouvelles du jour. Beaucoup d'entre nous étions devenus incapables de détacher nos yeux du mouvement des fanions !

Au milieu de l'hiver, je fus capable de remettre dans les mains de Yewal une carte tout à fait précise de la région et des forces en présence. Ce jour-là, un vent glacial soufflait à travers toute la forêt. La yourte de Yewal offrait cependant un refuge acceptable :

« Notre atout, c'est le fleuve dit-il, tout devra partir de là »

Le jour du grand combat se rapprochait donc, je n'avais toujours pas conquis Arya ! J'en concevais beaucoup de tristesse.

Dans ces moments de mélancolie, il m'arrivait de galoper en solitaire jusqu'au lac Nuxalk, car je trouvais dans la quiétude de ses berges un peu d'apaisement. Parvenu au bord de l'étang, j'attachais la bride de mon cheval à un grand sapin bleu et m'asseyais pour rêver aux jours meilleurs, où Arya m'ouvrirait enfin son cœur.

Alors m'apparaissait, reflétée par le miroir d'eau, l'image d'un jeune garçon au corps svelte, à la peau brune, aux cheveux longs dansant dans le vent d'hiver. Mais jamais, je ne vis le valeureux guerrier que j'aurais voulu être.

Lorsque la brise soufflait dans le feuillage argenté des bouleaux, il me semblait entendre à nouveau :

« Que Mahéo te préserve, Tyee cartographe studieux, Tyee inventeur malchanceux ! » mon Dieu je n'étais donc que cela ?

Dans très peu de temps, par une nuit sans étoiles, aurait lieu notre première offensive, il s'agirait de délivrer Tanis. Ainsi en avait décidé notre chef Yewal. Je n'avais plus le choix, il me fallait m'illustrer lors de cet assaut.

Je m'astreignis à un entraînement forcené : Course, lutte à mains nues, tir à l'arc. Galopades effrénées qui toutes me menaient au lac, où je contemplais mon portrait. J'invoquais alors le miroir d'eau, je fermais les yeux espérant les rouvrir sur l'image d'un guerrier valeureux. Mais malgré tous mes efforts, le reflet ne changeait pas.

Je devins bientôt un des meilleurs cavaliers de Lua. Mes haches transperçaient, rapides tranchantes, le plus résistant de tous les boucliers. Mes flèches volaient, précises et vives, atteignant immanquablement leur cible ! Je me laissais enivrer par mes exploits et par la perspective des combats à venir. Cela me permettait de penser un peu moins à Arya.

Vint le moment tant attendu. De Kansaä, Luala, et des neufs autres camps, partirent quelques centaines de cavaliers et d'amazones qui s'alignèrent au pied des monts Vastaam, parmi eux, Hoki, tenant Yarouba par la bride.

Le soir venu, ma pirogue glissa silencieusement sur le fleuve. Pas un bruit dans cette nuit sans lune. J'arrimai ma barque puis, rampant dans l'herbe, je m'approchai du village de Tanis. J'observai un long moment les alentours, m'efforçant de repérer tous les guetteurs. Ils étaient une dizaine, perchés dans les arbres. Je décochai vivement autant de flèches, qui toutes atteignirent leur but. J'imitai alors le cri de la sitelle, Hoki me répondit. Puis elle approcha mon cheval, que j'enfourchai. Notre attaque surprit les guerriers ennemis dans leur sommeil. Le combat fut néanmoins des plus rudes et nous perdîmes quelques hommes cette nuit-là. Au matin, nous avons repris Tanis. J'étais harassé, mais ivre de puissance et de fierté.

Ce jour-là, les pas de mon fidèle cheval me menèrent une fois de plus sur les berges du lac, où le miroir d'eau me renvoya l'image tant attendue d'un combattant fier et invincible. J'avais grandi. Ma musculature s'était développée, une lueur nouvelle habitait mes yeux. Du bout des doigts je pris l'ocre rouge, sorti de ma besace et je traçai sur mon visage de longues zébrures qui achevèrent de me transformer. A ce moment, j'étais sûr que nous aurions bien d'autres victoires et je me réjouissais par avance des nombreux exploits que Yarouba et moi allions accomplir ! L'avenir devait cependant, s'avérer plus sombre qu'attendu...

Notre méthode ayant fait ses preuves, Yewal imagina d'autres plans de bataille. Nos sémaphores transmirent les consignes de ralliement. Hoki et moi, nous nous chargeâmes des guetteurs, nos amazones et nos cavaliers intervenant ensuite. Tout fonctionnait à merveille et nous délivrâmes ainsi sept autres villages. Sur mon passage on put alors entendre :
« Que Mahéo te protège Tyee archer flamboyant ! »

Seuls résistaient encore quelques villages, dont Atlan et Zerga !

Yewal réunit un conseil de guerre. Nous nous retrouvâmes, dans la yourte centrale :

« Aujourd'hui nous allons nous livrer à une nouvelle expérience qui nous permettra d'aborder plus sûrement la suite des combats, commença-t-il. J'ai décidé de baptiser cette séance « Tempête sous les scalps ». Yewal poursuivit ses explications. Il s'agissait d'imaginer ensemble le projet de bataille, et nous devons nous laisser aller, et émettre toutes les idées qui nous passaient sous le scalp ! Une pipe d'herbe magique, sensée nous y aider circula bientôt parmi nous, qui faillit bien me faire tourner de l'œil, mais je résistai...

Tekoa fut chargé de l'exposé topographique. Selon lui, la reconquête d'Atlan exigeait un plan plus sérieusement élaboré, car il s'agissait du village le plus éloigné du fleuve, la pirogue ne me serait donc d'aucune utilité. En outre, plus question d'aligner nos amazones, ni nos cavaliers au pied des monts Vastaam, car nos ennemis avaient fini par y poster leurs guetteurs...

Peu à peu, un plan prit forme : il prévoyait la construction d'une dizaine d'arbalètes. Il faut dire que l'herbe magique m'avait considérablement aidé à concevoir cette nouvelle machine de guerre. Dès les premières bouffées, j'avais senti un décuplement de mes capacités intellectuelles. La fumée du chanvre merveilleux avait, par ailleurs, largement contribué au renforcement de mon optimisme :

« Cette nouvelle arme pourra tirer une centaine de flèches simultanément, dis-je. Il suffira d'un treuil pour mettre une énorme corde sous tension. »

Je prévoyais également l'articulation de la partie supérieure de mon arbalète, ce qui permettrait d'ajuster les tirs, tant à l'horizontale, qu'à la verticale. J'étais tout à fait au point maintenant pour ce qui était de dessiner tout engin démontable !

Pour positionner nos machines en toute discrétion autour d'Atlan, nous profiterions des bourrasques de neige qui recouvriraient nos traces et nous évoluerions de nuit, par petits groupes. Dès le lendemain je me mis au travail. Vers midi, j'avais conçu les plans des arbalètes et rédigé la notice de montage.

Chaque camp reçut, dans les jours qui suivirent, des indications tant pour la construction que pour la mise en place des engins. C'est ainsi que dix arbalètes démontables furent construites, amenées sur les lieux de la bataille et efficacement positionnées. Nous étions prêts pour l'assaut et une fois de plus, le signal de départ des troupes fut envoyé du haut des sémaphores.

Ce jour-là, je m'élançai donc, comme chacun de nos cavaliers et de nos amazones, sur le sentier de la guerre, le cœur léger, comptant bien sur nos arbalètes pour appuyer nos tirs de flèches.

La surprise fut de taille. Dès notre approche, nous fûmes assaillis par une salve de sagaies. Des guerriers ennemis, sortis de nulle part nous transpercèrent de leurs lances. Yewal fut atteint par l'une d'entre elles qui lui traversa le cou. Je vis alors Tekoa, hurlant comme un loup se ruer sur l'assaillant de Yewal, lui assener un formidable coup de Tomahawk. Puis il tira notre chef jusqu'à un bosquet et tenta d'arrêter l'hémorragie qui menaçait sa vie.

Malheureusement, Yewal devait s'éteindre dans ses bras...

Aux côtés d'Arya, je bataillai autant que je le pus, évitant les flèches et les sagaies qui ne cessaient de s'abattre sur nous, sans que jamais aucune de nos arbalètes ne se mettent en action !

Arya fut, elle aussi, grièvement blessée à plusieurs reprises, mais à la différence de Yewal, nous assistâmes, fait étrange, à sa guérison quasi spontanée. Ainsi, il arriva maintes fois, qu'une lance acérée lui transperce la poitrine. Je la vis alors, la retirer de son corps, sans qu'aucune goutte de sang ne coule, la plaie se referma sous mes yeux. Bien sûr, cela me stupéfia mais le combat faisait rage, je ne perdis pas de temps à essayer de comprendre ce qui venait de se passer. Notre lutte se poursuivit, rude, violente. Tekoa ne cessa de s'illustrer par sa bravoure, Arya, également. Néanmoins, nos pertes s'avérèrent de plus en plus lourdes et nous n'eûmes pas d'autre choix que de battre en retraite.

Sur le chemin du retour, je ruminai notre défaite, me demandant pourquoi notre plan n'avait pas fonctionné, pourquoi les arbalètes n'étaient pas entrées dans la bataille. Je dus me rendre à

l'évidence. Quelqu'un avait transmis les informations secrètes au camp ennemi. Cela n'augurait rien de bon pour la suite. Impossible, en effet, de programmer une autre attaque, tant que nous n'aurions pas identifié le traître.

Le lendemain, eut lieu la cérémonie de Kuoléma. Elle marquait le début d'une longue période de deuil. Nous célébrâmes le courage de notre valeureux chef Yewal et de tous les autres guerriers. Jamais le son de nos tambours ne m'avait semblé aussi sourd !

Attisé par un vent vif et sec, un feu d'herbes à ours crépita bientôt. La fumée de la Yerba Santa, s'éleva dans l'air, âcre. Sensée nous purifier après le combat, elle apporterait également le repos aux âmes de nos guerriers, leur permettant de monter vers le ciel et d'assurer, de là-haut, notre protection pour les combats à venir. Cette élévation prendrait beaucoup de temps, pas loin d'une lune assurément. Les chants, les danses, le son des tambours, la fumée purifiante, rien ne parvint à calmer ma colère. J'enfourchai Yarouba et, talonnant vivement ses flancs, je partis pour une cavalcade endiablée. Le vent me cinglait le visage, dispersant mes larmes. L'air me semblait lourd, le ciel bien sombre. Nous avons tout perdu. Notre vénéré chef Yewal nous avait quitté, notre pays n'était toujours pas délivré de nos envahisseurs, et je sentais bien qu'Arya m'échappait.

Comme toujours, les pas de mon cheval me conduisirent sur les berges du lac Nuxalk... qui ne me renvoya aucune image, car il était gelé !

J'allais m'en aller lorsque j'entendis, montant de la clairière voisine, lancinant, un vibrant chant incantatoire. Je m'approchai donc. Là, je vis Arya. Elle portait la tunique brodée d'argent des jours de fête. Une pale lumière hivernale, tombant des bouleaux blancs, caressait sa chevelure. Baissant les yeux, je m'aperçus qu'elle se tenait sur un tapis de neige immaculée. Pas la moindre trace de pas. Sa voix montait douce et claire comme le son de la flûte. Je l'entendis prier pour le repos de l'âme de Yewal et pour qu'enfin, nous sortions vainqueurs de toutes ces luttes. Je fus littéralement ébloui par cette vision, étonné de sentir, tout à coup, ma colère retomber. J'étais triste cependant, car je commençais à comprendre, combien il était vain de vouloir la conquérir, puisqu'il semblait qu'elle se soit entièrement promise au ciel, à la nature, à notre Dieu Mahéo !

Je laissai Yarouba me ramener lentement vers Luala. Tout se brouillait dans ma tête. Je n'avais devant moi qu'une montagne de questions :

Comment faire pour démasquer le traître ? Comment communiquer avec les autres camps maintenant ? Comment guérir de mes blessures, de la perte de Yewal, de l'éloignement d'Arya ?

Je me sentais nostalgique des années passées au bord du fleuve, quand nous n'étions que des enfants. Je me remémorais nos courses à travers la toundra, dans l'insouciance de nos jeunes années, Arya, Hoki, Jolan et moi.

J'invoquai le souvenir d'Esi-Isä, mais son image ne fit que se dérober devant moi. Alors, m'apparurent le visage de Ma, celui de Pa et je me demandai ce qu'aurait pu être mon destin, si j'avais choisi de les suivre, plutôt que de décider de grandir trop vite ? Où se trouvaient-ils à présent ? Seul Jolan pouvait répondre à cette dernière question ! Je décidai de pousser vers

l'ouest. A deux heures de cheval, se trouvait le camp de Motula. J'étais bien décidé à obtenir des précisions !

« Qu'est-ce que tu crois ? Pa et Ma n'ont jamais atteint le pont de Cair-Kam, ils sont emprisonnés. Les ruines de Zerga abritent un camp où on les retient. Ils ne doivent leur salut qu'à moi ! M'assena-t-il !

Il continua, sur un ton que je jugeai presque vindicatif :

-Parce que, pendant que toi tu faisais le bravache à vouloir « résister » ah le grand mot, moi je me suis occupé de les mettre à l'abri ! Et oui, j'ai dû promettre de coopérer. Oui ! J'ai transmis à Sébal notre dernier plan de bataille, oui il connaît notre code maintenant ! Je ne regrette rien, je n'ai jamais eu d'autre intention que celle d'épargner des souffrances à nos parents, sans moi, qui sait ce qui serait advenu ? »

Jolan me raconta alors, comment ils avaient été rattrapés dans leur fuite et faits prisonniers par une bande de guerriers manavis. Il avait passé six jours, six nuits pieds et poings liés. Puis à force de persuasion, il avait réussi à leur échapper en promettant de collaborer.

Ce fut pour moi, le moment de mesurer mon inconséquence. Négligeant la sécurité de mes proches, je m'étais lancé dans la bataille, grisé par la perspective d'accomplir quelques faits héroïques ! Jolan quant à lui, avait su maîtriser cette ardeur qui brûlait en nous. Je pris mon frère dans mes bras, j'étais heureux et triste à la fois. Nous restâmes longtemps ce soir-là à parler sous la lune. Au matin nous avons échafaudé le stratagème qui allait nous permettre de libérer notre village !

Oh j'aimerais tant, maintenant, pouvoir vous raconter la bataille de Zerga !

De quelle manière nous avons trompé nos ennemis, en annonçant du haut de nos sémaphores l'attaque imminente d'Atlan !

Comment nos tambours ont pris le relais des sémaphores, pour transmettre de camp en camp, le plan de la bataille de Zerga...

Comment Pa, Ma furent délivrés...

Comment Tekoa s'illustra maintes et maintes fois, pourfendant nos ennemis ! Tekoa, brave et téméraire guerrier !

Comment Jolan s'écroula de chagrin devant les ruines de notre chère maison de cèdre rouge...

Oh j'aimerais tant... mais la vérité, c'est que je n'y étais pas !

Ce devait être un combat gagné d'avance, la plupart des guerriers manavis étant partis défendre Atlan. Mais nos ennemis avaient eu la présence d'esprit de confier au plus terrible d'entre eux, la protection de Zerga. Galvanisé par notre ruse, je pris le sentier de la guerre sans peur aucune. Je n'étais sans doute pas suffisamment sur mes gardes, car je fus très rapidement mis hors d'état de nuire par Sébal lui-même. Ce fut tout d'abord Yarouba, mon fidèle cheval qui reçut une de ses lances meurtrières. Nous tombâmes tous deux. J'eus à peine le temps de comprendre ce qui venait d'arriver, qu'un formidable coup de tomawak me plongea dans le plus sombre des comas.

La première personne que je vis lorsque je me réveillai, presque dix jours plus tard, fut Hoki. Elle se tenait, attentive auprès de moi. Son fin et beau visage m'apparut, trouble et vacillant :

« Tyee, Dieu merci, voilà que tu ouvres enfin les yeux ! »

Je ne pus, quant à moi, articuler aucun mot. Mon cerveau était encore bien trop embrumé. Je palpai mon corps, ma tête, constatai çà et là quelques stigmates de la rude bataille que nous venions de mener, mais aucun son ne put sortir de ma bouche. Pourtant, une foule de questions torturaient mon esprit. Je n'eus aucun besoin de les poser, Hoki s'empressa de m'informer sur les événements de ces dix derniers jours.

Ainsi, j'appris, grâce à elle, la défaite des Manavis à Zerga. Le combat avait duré jusqu'à la nuit. Le valeureux Sébal et ses quelques hommes avaient défendu leurs positions jusqu'à y laisser leur vie. Finalement, la lance puissante de Tekoa avait atteint Sébal en plein cœur !

Quant à moi, je ne devais mon salut qu'à Hoki. C'est elle qui avait vu Yarouba se cabrer puis s'écrouler, elle qui m'avait relevé, puis porté jusqu'au camp sur son propre cheval. Elle avait soigné patiemment mes plaies avec les onguents élaborés par Arya. Elle m'avait veillé jusqu'à ce jour où j'ouvris enfin les yeux...

Après la bataille de Zerga, les sages proclamèrent la fin du deuil de Yewal. Aussi, fut-il décidé de réunir une assemblée, afin d'élire un nouveau chef. Au cours de cette cérémonie, dans la fumée des pipes de kinick, nos aînés éclairés invoquèrent nos ancêtres. Ils devaient les aider à désigner le plus valeureux d'entre nous ! Il va de soi que je n'étais plus dans la course. Esi-Isä ne se présenta donc pas à leur esprit ! Sans doute avait-elle un autre projet pour moi ?

Ce jour-là, Tekoa reçut des mains du plus âgés de nos sages, la coiffe de plumes iridescentes, la tunique de pierres de feu...

Dix jours, comme une éclipse dans ma vie. Dix jours, dix nuits où je n'avais fait que délirer. Dans mes rêves les plus stupides, j'avais vu Sebal transpercé de mes flèches, la maison de cèdre rouge relevée de ses cendres par mes soins. Et puis, au plus fort de ma fièvre, mon visage zébré d'ocre, ma tête coiffée de plumes iridescentes m'étaient apparus dans le miroir de Nuxalk !

Dix jours, dix nuits c'était bien assez pour enfin ouvrir les yeux...

Oui il s'agissait bien cela ! Il me fallait porter enfin, un regard neuf sur mon histoire, sur toutes mes défaites, sur les transformations que cette guerre avait opérées en moi !

Bien sûr, je n'avais pas conquis le cœur d'Arya et cela s'avérait impossible à présent ! Bien sûr je n'avais pas participé à la libération de mon propre village ! Jamais je ne pourrais savourer complètement la victoire de Zerga ! Lorsque je serais vieux et que j'entendrais les sages, raconter comment le cœur de Sébal le valeureux fut transpercé d'une flèche meurtrière, je saurais que je n'y étais pas ! Je n'étais pour rien non plus dans le sauvetage de Pa et Ma opéré par Jolan lui-même ! Evidemment, je n'étais pas devenu Tyee, chef d'Anikoumi mon Pays, comme je l'avais espéré !

Mais malgré toutes mes défaites, je sentais mon cœur empli de joie. J'avais grandi, gagné en sérénité. J'avais compris énormément de choses. Bientôt, je l'espérais, je n'aurais plus besoin de lance ni de bouclier pour être moi-même ! Aussi, le matin où je m'éveillai enfin, dans la tiédeur de la yourte, sur mon lit de branchages, le véritable sens de ma vie m'apparut enfin !

Jusqu'à ce jour, par pure vanité, je n'avais fait que sonder les eaux pures du lac Nuxalk à la recherche de ma propre image. Le narcissisme avait guidé toutes mes actions. J'avais tant de fois, cherché ma vérité dans le regard d'Arya, tant de fois quêté mon identité jusque dans les noms qui m'étaient donnés ! Cartographe, inventeur, archer ?

Allons bon ! J'étais Tyee, fils spirituel d'Esi-Isä, cela ne suffisait-il pas ? J'étais Tyee, dans le regard d'Hoki depuis notre plus tendre enfance. Elle avait su m'aimer pour ce que j'étais, pour ce que je devenais. Elle m'avait soigné, ma douce et persévérante Hoki jusqu'à ce jour quasi invisible à mes yeux ! Alors je tournai, enfin vraiment mon regard vers elle, le cœur plein de reconnaissance et son sourire m'enveloppa comme jamais celui d'aucune jeune fille ne l'avait fait...

Je me surpris à sourire, moi aussi, à cette nouvelle vie qui s'annonçait.

Dans les jours qui suivirent, les combats se firent de plus en plus rudes. Beaucoup de nos guerriers périrent dans de sanglantes luttes. Nous ne bénéficiions plus de l'effet de surprise. Pourtant, un à un, les villages d'Anikoumi furent libérés de leurs envahisseurs.

Nos ennemis enfin repoussés au-delà des montagnes, Zerga et tous les villages d'Anikoumi retrouvèrent la paix. Dès lors, nombre de fêtes furent organisées, pour célébrer la joie de la sérénité retrouvée. Puis il nous fallut reconstruire un à un les villages d'Anikoumi. C'est ainsi qu'au cœur de Zerga, s'éleva bientôt fière et flamboyante dans le soleil printanier, ma propre cabane de cèdre rouge.

Dans quelques temps, aurait lieu la fête de Kewät, j'avais atteint l'âge où un garçon s'attend à être choisi...

Voilà, j'ai fini de vous conter mon histoire. Treize lunes ont passé depuis ces temps troubles. Ce devait être assez pour savourer le plaisir de la paix retrouvée, mais...

Aujourd'hui, c'est le premier jour de Syntymä. Des fleurs de cornouillers, d'acaule, des anémones des prairies ont été répandues sur le chemin menant au fleuve. Je vois, à présent ma femme Hoki déposer le berceau de notre fille Indila sur les rives de l'Akomura. Puis j'entends le son léger des teuhikans, que les femmes ont posés sur leurs genoux. Cette musique emplit mon cœur d'une douceur inconnue jusqu'alors. Je rends grâce au ciel des sentiments qu'il a fait naître chez moi. Je rends grâce à notre vénéré Dieu Mahéo !

Nous danserons jusqu'à l'épuisement de nos forces trois jours et deux nuits, puis le son des tambours cessera enfin. Dans le pieu silence qui suivra, Arya déposera sur le berceau d'Indila, un anneau de saule, entremêlé de plumes et d'écorce de cèdre....

Moi, je me tairai trois jours durant...

Car ce matin, longeant les berges de l'Akomoura sur ma fière jument, j'ai observé une dizaine d'hommes blancs hirsutes et bruyants. Ils ont de l'eau jusqu'aux genoux et le regard rivé sur de grandes batées qu'ils font osciller dans le soleil levant. Il se peut qu'une infime paillette se mette alors à scintiller. D'où je suis, je ne peux voir leurs yeux, mais je sais bien ce qui peut les faire briller maintenant ! Et cela ne me dit vraiment rien de bon !

A chacun sa quête ! Mon or à moi est là, sur les berges du fleuve, il s'appelle Hoki, Indila ! Bien sûr le danger est de nouveau imminent ! Je vais très probablement devoir repartir au combat, mais cette fois ce ne sera pas pour accomplir quelques futiles exploits. Cette fois, je protégerai ma femme, car je le lui dois bien, ma fille comme une terre nouvelle ! Car elles sont, toutes deux, pour la nuit des temps, le doux Pays qui a su conquérir mon cœur !